

Frédéric Pellion

Passion et affect *

« À strictement parler, tous les états d'âme, même ceux que nous sommes habitués à considérer comme des "processus de pensée", sont dans une certaine mesure "affectifs", et pas un seul d'entre eux n'est dépourvu de manifestations corporelles ni de la capacité de modifier des processus corporels ¹. »

Sigmund Freud

Pour ceux qui, aujourd'hui, douteraient de l'influence de la psychanalyse, le signifiant « affect » est un excellent antidote.

En effet, c'est vraisemblablement pour une large part à l'influence et aux traductions de Freud que nous devons le voyage de retour de l'allemand au français, au milieu du vingtième siècle, du terme *Affekt*. En effet, du français, *affect* avait à peu près disparu après le quatorzième siècle ².

Affekt, par contre, est usuel en allemand depuis au moins les quinzième ou seizième siècles, avec le sens général, lui-même emprunté au latin *affectus*, d'une « disposition de l'âme ».

D'une disposition vers un certain type d'objets, bien sûr, mais aussi *de l'âme vers elle-même*. « Disposition » contribue donc à composer les tableaux plus complexes que tente de dessiner, tout au long du Moyen Âge, la doctrine des tempéraments.

*

Nous sommes ainsi, à tous points de vue, en terrain connu : la culture a payé son écot à la découverte freudienne, et cette découverte peut être résorbée dans un mécanisme dont il n'y a plus qu'à rechercher les lois dans tel ou tel repli du corps physique où, enfin, nature et destin coïncideraient parfaitement.

Mais voici que la passion s'en mêle. Certains se déclarent passionnés *de* boîtes d'allumettes ou *par* Maria Callas, d'autres écrivent, là où on attendrait une biologie des affects, une *Biologie des passions* ³. Il y a là, manifestement,

dans la langue elle-même, quelque chose qui résiste à la résorption dont il était question à l'instant...

Alors il faut reprendre l'enquête, du côté de « passion », cette fois. Ce qu'on rencontre alors est assez curieux. En effet, si *passio* et ses équivalents en langue vulgaire renvoient depuis la littérature patristique à ce qui est *subi* – spécialement les martyres en général, et celui du Christ en particulier – et conservent cette connotation quand ils sont accueillis dans les lexiques particuliers – médical vers 1125, pour désigner la douleur du corps, amoureux au début du treizième siècle, pour désigner celle de l'âme éprise, et enfin, vers 1370, philosophique, où ils sont systématiquement opposés à *actio* et ses dérivés –, un emploi *actif* du terme, insistant sur le mouvement de l'âme, est signalé dès l'origine, chez saint Augustin par exemple ⁴.

Il y a là, bien sûr, la trace de l'ambiguïté du martyr *à la fois* *subi* et voulu. Mais Lacan, toujours sensible à *lalangue*, développe aussi (par exemple dans le séminaire *La Logique du fantasme*) l'idée que ces ambiguïtés pourraient bien être la trace d'une voix moyenne abandonnée. Son emploi est d'ailleurs souvent si fugace dans l'histoire des langues, par exemple en grec ancien ou en sanskrit, qu'il est parfois malaisé de saisir son statut grammatical exact. On considère toutefois, généralement, que la voix moyenne est utilisée pour indiquer que l'« actant » est « directement intéressé à l'action ⁵ ».

Mais encore faut-il définir cet intéressement : il est assez clair quand il est immédiatement réflexif – « je me situe » –, mais il peut être aussi plus complexe : « je situe pour moi », voire « je [A] fais que [B] situe [C] » – sans compter les cas où le verbe change purement et simplement de sens de l'actif au moyen (« persuader » devenant « obéir », « tromper » devenant « mentir »). Peut-être pourrait-on préciser cet intéressement de l'« actant » à l'action, finalement, en proposant que ce soit *en tant que sujet* responsable au moins autant qu'« actant » que l'« actant » y est intéressé.

*

Quoi qu'il en soit, l'entrelacement des connotations entre passion et affect évoque ces figures d'enveloppements réciproques qui fleuriront dans l'enseignement de Lacan mais qui, déjà, s'esquissent dans l'œuvre de Freud. À plusieurs reprises, mais tout particulièrement autour du thème de la « réalité psychique » et des équivoques de la *Versagung*.

La *Versagung* est cette renonciation à la fois subie et agie dont Lacan tentera de faire sentir l'amphibolie par sa traduction de « refusement », et à propos de laquelle Freud conclut ceci : « La psychanalyse nous a exhortés

à abandonner l'opposition infructueuse entre facteurs externes et internes, entre destin et constitution, et nous a enseigné à trouver régulièrement la causation de la maladie névrotique dans une situation psychique déterminée, laquelle peut être instaurée par des voies diverses ⁶. »

Il en va, en fin de compte, entre passion et affect, de la distinction du sujet et de l'objet et, à travers elle, de la portée pour la science de cette tradition que nous avons pris l'habitude d'appeler, après Martin Heidegger, « métaphysique occidentale », et dont Lacan donne l'ossature en disant que son sujet est « ce qui est supposé par la connaissance des objets ⁷ ».

Il en va donc aussi du rapport de vérité comme adéquation de la connaissance à l'objet, et même dévoilement de la chose en soi, ou de l'être, au choix. Alors que, comme le fait très justement remarquer Heinz Wissmann ⁸, le vrai, à l'origine – chez Hésiode notamment –, est *d'abord* attention renouvelée à un aspect inattendu du dire.

Mais la question, évidemment, n'est pas seulement philosophique. Lors de son séminaire sur le transfert, Lacan se demande ainsi, non sans humour, la différence que cela fait, pour l'accomplissement de la vie amoureuse, de traiter son partenaire comme un sujet ou comme un objet.

Je ne cite pas tout le passage, mais on se doute probablement de la réponse que donne Lacan à sa propre question : « [...] si un objet en vaut un autre, pour le sujet c'est encore bien pire. Car ce n'est pas simplement un autre sujet qu'il vaut – un sujet, strictement, en est un autre ⁹ » !

Un mois plus tard, ainsi que le relève Stéphane Habib dans son livre récent, *La Langue de l'amour*, Lacan sera plus sérieux : « C'est en tant qu'il est survalorisé qu[e l'objet] a la fonction de sauver notre dignité de sujet, c'est-à-dire de faire de nous autre chose qu'un sujet soumis au glissement infini du signifiant ¹⁰. »

C'est d'ailleurs sans doute dans cette mise à mal de ces frontières du sujet et de l'objet par le désir que se trouve la première raison des déclenchements de psychose lors des premières relations amoureuses ¹¹.

*

Et puis, comme souvent, il y a la discrète mais décisive rupture de Descartes, qui, en 1649, écrit la chose suivante dans ses *Passions de l'âme* : « Tout ce qui se fait ou arrive de nouveau est généralement appelé par les philosophes une passion au regard du sujet auquel il arrive, et une action au regard de celui qui fait qu'il arrive ¹². »

Cette phrase est une des très rares occurrences du terme « sujet » sous la plume de Descartes. Il est certes tentant de se contenter de cette

constatation, et de dire, par exemple, qu'elle confirme le cartésianisme de Lacan, pour qui, comme pour Descartes, le sujet est avant tout un effet. Ni un être, ni même un étant doté d'une certaine permanence, c'est-à-dire une substance.

Ceci est bien sûr exact, mais ne doit pas faire oublier que Lacan diverge grandement de Descartes, tout au moins dans un premier temps, quant à la question de savoir *de quoi* le sujet est cet effet.

Car si, pour le premier – Lacan, donc –, le sujet, s'il est un effet, est d'abord effet *du* signifiant¹³ ou, plus précisément, *de* signifiant¹⁴ – et du « du » au « de » l'effet en question se délocalise –, le second dit une chose très différente de ce qui cause cet effet : ce qui cause l'effet sujet, c'est ce qui, à ce sujet, « arrive ».

Or, ce qui arrive, selon Descartes, est le fait d'un « objet rare et extraordinaire », qui provoque cette passion première qu'il qualifie comme « admiration¹⁵ » – et qui d'ailleurs, ainsi que le signale le *Littré*, peut, dans certains cas, nommer à lui seul, en quelque sorte par métonymie, la passion qu'il suscite.

*

D'un objet rare et extraordinaire. C'est donc un objet, pas un sujet, qui fait que « ce qui arrive » arrive.

Voilà qui fait bien du tort à toutes les idées qui se forment sur la base d'une intersubjectivité, d'une communication de sujet à sujet. Y compris à l'idée chrétienne d'une communion de volonté entre le créateur et sa créature, soit dit en passant.

J'ai fait tout ce détour parce que c'est très précisément sur cela, sur cette idée d'ascendance cartésienne, que repose la psychanalyse.

Cette idée, c'est celle de remplacer le dialogue philosophique du sujet et de l'objet – dialogue nécessairement ininterrompu, du fait de la commutativité des places – par la prise en compte de ce fait tout simple, mais que Lacan a tout de même mis bien longtemps à formuler : « Entre l'analysant et l'analyste, il y a toujours quelqu'un en plus¹⁶. »

Quelqu'un qui est avant tout quelque Un, donc quelque chose, une chose quelconque – le prêt de la qualité d'être un sujet à part entière (!) n'étant que supposition seconde.

Ce quelque chose, le dispositif analytique, surtout complémenté par celui de la passe, non seulement le suscite, mais est particulièrement propre à le valoriser comme objet rare et extraordinaire. Position d'où il deviendra

la condition pour que quelque chose de nouveau arrive, c'est-à-dire que *de l'arrivée* soit entérinée là où le seul affect renvoyait au connu et au constant, c'est-à-dire au même.

Mots-clés : affect, Descartes, passion, sujet/objet (distinction).

* ↑ Réécriture d'une intervention pour présentation du thème de l'année 2016-2017 « La relation à l'autre, sa structure, ses passions », à l'ouverture du Collège de clinique psychanalytique de Paris, le 8 octobre 2016.

1. ↑ S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. I, Paris, PUF, 1988, p. 160.
2. ↑ Le terme est d'ailleurs purement et simplement absent du *Littré*.
3. ↑ J. Vincent, *Biologie des passions*, Paris, Seuil, 1986.
4. ↑ Les renseignements philologiques sont empruntés, en plus du *Littré*, au site du Centre national de ressources textuelles et lexicales (<http://www.cnrtl.fr/>).
5. ↑ A. Boxius, *Précis de grammaire grecque*, consultable sur Internet (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/gragre/00.plan.htm>). Même en grec ancien, la voix moyenne ne se distingue nettement de la voix passive que pour certains verbes, et seulement à certains temps (futur, aoriste), à l'exception constante du présent.
6. ↑ S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. XI, Paris, PUF, 1988, p. 126.
7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2012, p. 108.
8. ↑ H. Wismann, *Penser entre les langues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2014, p. 156 *sqq.*
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 179.
10. ↑ Cité par S. Habib, *La Langue de l'amour*, Paris, Hermann, 2016, p. 83. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, Le Transfert, op. cit.*, p. 207.
11. ↑ F. Pellion, « Causalité psychique et représentation à l'adolescence », *La clinique lacanienne*, n° 23, 2013, p. 19-34.
12. ↑ R. Descartes, (1649), *Les Passions de l'âme*, Art. 1., dans *Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1953, p. 695.
13. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1961. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 835.
14. ↑ J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçons des 15 et 29 novembre 1967.
15. ↑ R. Descartes, *Les Passions de l'âme, op. cit.*, Art. 70, p. 728.
16. ↑ J. Lacan (1978), « Le rêve d'Aristote », conférence à l'Unesco, dans *Actes du colloque pour le vingt-troisième centenaire d'Aristote*, Paris, Unesco/Sycomore, 1978, p. 23-24.